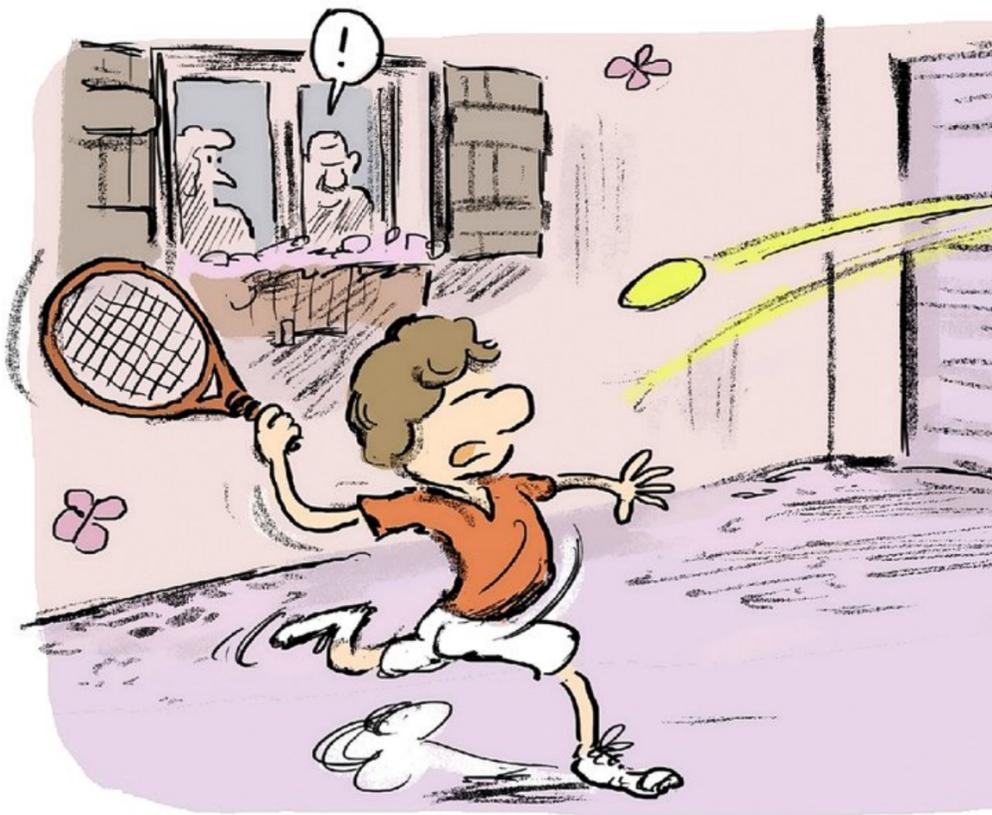


Lire, écouter, voir

Herrmann et Vincent jouent un double contre Federer

Le cartooniste de la *Tribune de Genève* se mue en scénariste pour raconter en BD, avec le dessinateur du *Courrier*, l'enfance fantasmée du roi du tennis



Philippe Muri

La forme de son hochet évoque déjà celle d'une raquette. Pas étonnant pour une future star du tennis. Tandis que ses parents échangent des balles sur un court, Roger Federer, encore au berceau, prononce son premier mot: «out!» Pure fiction évidemment. Ou pas? Avec pas mal de jubilation et une bonne dose d'irrévérence, deux auteurs réinventent en bande dessinée l'âge tendre du numéro un mondial de la petite balle jaune. Au scénario de *Rodger, l'enfance de l'art*, Herrmann, le cartooniste de la *Tribune de Genève*. Au dessin, Vincent, dont le trait dynamique ravit habituellement les lecteurs du *Courrier* et de *Vigousse*. Plutôt inspiré, le duo piste le jeune Rodger jusqu'à son sacre mondial chez les juniors. De Nelson Mandela prédisant la naissance du futur champion au passage avéré de ce dernier par le centre sport-études d'Écublens, l'imaginaire emprunte au réel des éléments savoureux.

Dans l'album, vous décrivez ce qui vous fait rêver chez Roger Federer: l'intelligence, l'aisance, la classe, la beauté, la durée. Aucun tennisman ne vous a pareillement enthousiasmé?

Gérald Herrmann: Non, parce qu'il n'y a peut-être jamais eu dans l'histoire un tennisman aussi bon. Le principe de proximité joue également. En Suisse, on possède très peu d'énormes champions, à l'inverse, par exemple, des Américains. Quand l'un des leurs remporte une médaille d'or ou devient numéro un mondial, ils sont très contents, mais habitués à ce bonheur. Ils n'éprouvent pas du tout un orgasme aussi intense que celui que nous ressentons depuis une quinzaine d'années. Ici, on vit dans le sentiment d'une forme de petitesse. Et tout à coup, Federer nous délivre de cette sensation, nous délivre de nous-même. Les adjectifs qu'on utilise dans les articles à son propos - divin, immortel - sont de l'ordre du transcendantal.

Qui aime bien châtie bien: Federer n'apparaît pas toujours à son avantage dans cette BD. Parce qu'il a fait de vous un supporter chauvin? Exactement. J'ai mis près de trente ans à me maîtriser. Enfant, fils de Suisse allemand qui n'avait pas le droit de manifester ses humeurs, j'étais embarrassé par mon émotivité. L'humour m'a permis de prendre un peu le dessus. Tout s'est écroulé avec Federer. Quand je le regarde jouer contre Nadal, je suis obligé d'aller me réfugier aux toilettes, tellement il me rend nerveux, tellement il y a en moi

l'envie qu'il gagne. Je l'adore et je déteste l'adorer, parce qu'il fait de moi un type premier degré qui perd toute distance critique.

Pourquoi avoir privilégié l'enfance du champion?

J'étais parti pour faire un album sur l'entier de sa carrière. Je me suis rendu compte qu'il y aurait beaucoup trop à dire. J'ai donc abordé les événements chronologiquement. C'est une BD sur le fantasme, le besoin de s'identifier à quelqu'un.

Une scène de bébé oracle possédant un don de voyance semble vouloir infléchir le début du récit vers une fiction un peu barrée. Rapidement, la réalité reprend toutefois le dessus. Quelle est la part de faux et de vrai dans cette histoire?

J'ai procédé comme un auteur de science-fiction. J'ai gardé une petite partie d'éléments vraisemblables, même des phrases qu'il a prononcées, pour donner un effet de réalité. Mais les trois quarts des faits sont complètement inventés.

Quand vous le montrez en gosse doué pour le football, on est proche de la vérité...

Oui, ce passage est authentique. En revanche, quand il suit des cours de danse, pas du tout. J'ai imaginé ça parce que c'est le

tennisman le plus proche de la danse. Tout ce qui est inventé a une raison d'être. Quand je lui donne un frère jumeau, ça n'est pas gratuit. La gémellité fait partie de son histoire familiale. Par ailleurs, je trouve que son seul véritable adversaire, c'est lui. Cela m'intéressait de l'imaginer avec un jumeau mort, contre lequel il se battra toujours.

Le récit montre une scène d'entraînement plutôt (dé)culottée

entre Roger et Martina Hingis. Jusqu'où peut-on aller dans le fantasme?

On peut aller absolument où l'on veut, pour autant qu'on n'entre pas dans le domaine de la calomnie, de la diffamation ou de l'infamie. Le problème, c'est celui de la réception. Vis-à-vis des lecteurs, j'ai tous les droits, pour autant que ce soit bon. Mais vis-à-vis des personnages existants? Il y a des lois qui protègent les humoristes, notamment vis-à-vis des per-

Roger «croqué» à larges traits

À l'inverse de Gérald Herrmann, Vincent Di Silvestro, alias «Vincent», n'est ni un fan de tennis, ni un supporter acharné de Roger Federer. Contacté par l'entremise de Bénédicte, la dessinatrice de *24 heures*, amie commune des deux auteurs, le cartooniste du *Courrier* et de *Vigousse* a répondu favorablement au projet *Rodger, l'enfance de l'art*, parce qu'il voyait là «l'occasion de mettre en images le mouvement». Son trait bouillonnant, le même que celui qu'il utilise pour ses dessins de presse, rappelle celui d'un bédéaste fameux, Christophe Blain, auteur notamment de l'excellent *Quai d'Orsay*. Rien d'étonnant. «J'ai réalisé

cette première bande dessinée avec ses albums à proximité.» Sur la base des pages esquissées par Herrmann, Vincent a conçu des pages qui ont la pêche. Son Rodger, il n'a pas eu de peine à se l'approprier graphiquement. «Je l'avais déjà dessiné à plusieurs reprises dans la presse. Il est plus facile à appréhender que Nadal. Le défi, c'était de le dessiner enfant. J'ai gardé son nez fort et ses yeux enfoncés à l'intérieur de son visage. Des signes physiques

Rodger, l'enfance de l'art
Herrmann et Vincent
Éd. Hermine, 80 p.

Top 5 des meilleures ventes

Livres (classement Payot)

- 1. La disparition de Stephanie Mailer**
Joël Dicker - Editions de Fallois
- 2. Le feu et la fureur. Trump à la Maison-Blanche**
Michael Wolff - Robert Laffont
- 3. Là où lac et montagne se parlent**
Didier Burkhalter - Aire
- 4. L'enfant perdue. L'amie prodigieuse, Tome IV**
Elena Ferrante - Gallimard
- 5. La vie intérieure**
Christophe André - L'Iconoclaste

CD (classement FNAC)

- 1. Plan B**
Grand Corps Malade
- 2. Live in Europe**
Melody Gardot
- 3. Rien à branler**
Lorenzo
- 4. Vous & moi**
Julien Doré
- 5. Morale 2luxe**
Roméo Elvis



GEORGES CABRERA

Notre sélection musicale

Classique



Que Murray Perahia appartienne à une autre époque, heureuse et sur le déclin, cela se perçoit par

le temps - toute une vie ou presque - qu'il a décidé de s'octroyer avant de plonger dans ce monument qu'est l'op. 106 Hammerklavier. À 70 ans, l'Américain déploie sur disque, après l'avoir fait tant de fois sur scène, une approche à la fois engagée (les premières mesures placent d'entrée un décor tonique) et classieuse, d'un naturel confondant (merveilleux *Adagio sostenuto*). Des traits qu'on retrouve dans une *Sonate au Clair de lune* tout aussi puissante et nuancée. Un pianiste toujours indispensable. **rz**

L. van Beethoven, «Sonate pour piano No 14», «Sonate pour piano No 29»
Murray Perahia (piano)
Deutsche Grammophon

Classique



Connaissez-vous les Fumeux, société très secrète de la fin du XIVe siècle formée de nobles et

d'artistes connus pour leur excentricité vestimentaire? On ne sait pas ce qu'ils fumaient avant l'introduction du tabac, ni même si ce terme ne se rapporte pas simplement à un trait de caractère, une humeur, «fumer» signifiant aussi à l'époque «être en colère». Ces impertinents nous laissent deux compositions musicales, *Fumeux fume par fumée* et *Puisque je suis fumeux*, en bonne place dans le disque envoûtant de l'Ensemble Solazzo de Bâle, qui explore l'évasion du quotidien et l'imaginaire dans le Moyen Age tardif, de l'ivresse spirituelle au chant apocalyptique, du rêve prophétique ou coquin. Fumeuse speculation (sic)! **mch**

En seumeillant
Ensemble Sollazzo
Ambronay

Funk



Formé voilà six ans par quatre jeunes bretteurs vaudois férus de groove, Lady Bazaar prenait, de

par sa maestria instrumentale et son jeu solide, une option remarquable sur la possibilité d'un succès, ne serait-ce que d'estime. Mais son chanteur et bassiste, Matthieu Blanc, disparaissait tragiquement, laissant le groupe sans *frontman*. Arrivée sur le tard, une «Lady», comme aime à dire les survivants, assure désormais le chant. Premier album de la nouvelle formation, *Brave* fait état d'un même brio dans les saveurs soul jazz-funk hip-hop bellement rétro. À écouter le jeudi 15 mars en version live dans Radio Paradiso, sur La première. Et à voir en mai à la Fête de la bière veveysanne. **fg**

Brave
Lady Bazaar
Lady Bazaar Records

Rock



Installé des deux bottines dans le terrain du vintage new wave dès sa première livraison en 2005, le groupe

anglais se dépêtre depuis tout ce temps dans des références aussi nobles que collantes. Il les époussette un coup à gauche (la froide brutalité übersynthétique du troisième disque en 2009), un coup à droite, avec ce sixième album à la production chaude et aux intentions rock, que traverse la voix de Tom Smith, plus flexible, (un peu) moins hiératique. La diversité des rythmiques éloigne Editors d'une rigidité qui aurait pu faire cliché. Mais elle émiette également l'efficacité de ces neuf chansons, dont les multiples couches virevoltent en tête sans jamais fondre sur les centres du plaisir. On survit sans se forcer, sans même y penser, à cette *Violence* sans enjeu. **fb**

Violence
Editors
Musivertrieb